

du paganisme;” il se plaît en outre à accorder aux anciens une supériorité immense sur les modernes en toutes choses, et harcelant sans mesure de ses absurdés anathèmes les Juifs et les Chrétiens, qu’il confond dans une aversion commune et un égal mépris, il réserve ses éloges et toutes ses admirations pour les Chinois, les Grecs et les Romains.

Lors même que nous écarterions les enseignements les plus avérés de l’histoire, absolument en désaccord avec ces données fantaisistes de Voltaire, pour nous borner à l’examen intrinsèque du paganisme, il nous serait impossible de croire qu’aux époques où la superstition et une crédulité malsaine métamorphosaient en dieux des prodiges de luxure et d’orgueil comme Jupiter et Vénus; des monstres de cruauté comme Saturne dévorant ses enfants ou faisant subir à son père les traitements les plus ignobles, et défiaient des vices contre nature sous la figure de Priape; que dans un état social organisé d’une manière fautive et violente, où l’on faisait reposer le gouvernement humain sur trois abominations, l’idolâtrie, la corruption et l’esclavage, on pût se glorifier d’être parvenus à l’apogée de la civilisation et du progrès. Un pareil ordre de faits et d’idées constituait au contraire un état de barbarie plus ou moins policée par le contact et le rayonnement des lettres et des arts. Il nous semble que ceux qui inventèrent les scandaleuses folies de l’Olympe déraisonnaient d’une façon incroyable; que ces monstruosité de la théogonie païenne sont peu en rapport avec l’avancement de l’esprit et des mœurs, qu’elles sont loin d’offrir des principes sûrs de morale et une règle honnête pour la conduite de chacun, et que Voltaire qui s’en fait officieusement l’apologiste et le prôneur, n’aurait pas tort de s’appliquer à ce propos le vers du poète :

*Quos vult perdere prius Jupiter dementat.*

En dépit de ses raisonnements contraires, le Dieu qu’on adore nous paraît plus digne de confiance et d’amour que les dieux matériels d’Epicure, le dieu fataliste de Zénon, le dieu mixte et impuissant de Platon, le dieu impie de Lucrèce, ou ces divinités impossibles de la plèbe n’usant de leur puissance que pour le malheur de tout ce qui respire, mettant leurs délices à corrompre l’innocence et à l’abandonner ensuite aux inspirations fatales du désespoir, à tourmenter la faiblesse, à accabler de maux les petits et les pauvres pour combler les puissants de leurs dons, à faire régner enfin le désordre au ciel et sur la terre.

Partant d’opinions si erronées, n’ayant pas en général de la Divinité un sentiment beaucoup plus élevé, il n’est pas étonnant